

LA MAGIE CHEZ LES YANSI DU CONGO

par

P. SWARTENBROECKX, S. J. *

1. **Inspirée par l'animisme et la métempsycose, elle ignore le satanisme**

L'occultisme n'est nullement le monopole de l'Afrique bantoue, mais il puise dans ce terroir un style très différent du nôtre, et de tout autres motivations. Il y procède des croyances animistes, métempsychiques, oniriques, et spécialement de l'indéracinable conviction que le mal est dû au *Ndoki* ou sortilège. Tel quel, il a marqué de son empreinte les institutions coutumières.

La documentation présentée ici provient d'enquêtes effectuées de 1936 à 1953 chez les Yansi de Bandundu-Kikwit, et subsidiées pendant trois ans par l'IRSAC, à qui nous renouvelons ici l'expression de notre gratitude. Ces Yansi (Bayanzi, Bayèzi), dont le vrai nom est Yèy, sont de Vieux-Bantous de type occidental, imprégnés de culture loangienne et tèké. Déistes convaincus, mais peu spéculatifs, ils professent un culte des mânes dont la vénération est altérée par la crainte ; celle-ci provient de la croyance au sortilège, et provoque un fétichisme dévorant.

Voici, pour nous mettre dans l'atmosphère, la typique aventure survenue en 1942 à notre inspecteur d'écoles le P. L. Cleymans. Une limousine en panne, sans passager, l'immobilise sur la piste. Le chauffeur au coquet uniforme, penché sur le capot béant, s'y livre à une étrange cérémonie. Il brandit par les pattes un poulet dont il vient de couper le cou, et en répand gravement le sang bouillonnant sur son moteur.

— Mais que fais-tu là ? proteste le missionnaire.

(*) Communication présentée le 30 septembre 1968.

Les illustrations représentent des objets qui faisaient partie de la collection de l'auteur et qu'il a donnés au Musée de l'Afrique centrale à Tervuren.

— Tu le vois. Cette sacrée machine fait la morte. J'apaise ses mânes par un sacrifice.

Entre-temps, mon réaliste confrère a vérifié les jauges du véhicule encalminé, et de suggérer, pince-sans-rire :

— Dis donc ! Si tu lui offrais plutôt un peu d'essence, à ta voiture ?

Comment résister au comique de cette simagrée d'animisme ? Tant pis pour l'innocente volaille. Mais les victimes de ces crédulités sont parfois des hommes. Devant la loi du silence, la justice coloniale n'a dû que trop recourir, pour neutraliser des féticheurs abusifs, à l'expédient de la relégation. Et pourtant :

1. Des enfants étaient sacrifiés par des adultes de leur propre matrilignage à seule fin de donner efficacité rituelle à des fétiches.

2. La traque aux jeteurs de sorts conduisait des innocents à l'ordalie mortelle, à l'empoisonnement clandestin, à l'esclavage ou à la ruine.

3. Les morts eux-mêmes, accusés de sorcellerie posthume, étaient arrachés à leur tombe, leurs os dispersés ou calcinés en guise d'amulettes.

4. Aux yeux d'un Yansi, un homme peut inconsciemment ensorceler autrui. Il n'importe qu'à davantage de l'en punir, fallût-il l'éliminer sans pitié.

Ces quatre aspects de la sorcellerie locale n'ont rien d'anodin, au contraire. Néanmoins, les qualifier de démoniaques, à moins qu'on ne vise les passions qui les animent, est pure emphase de style. Ils n'ont rien de commun avec un satanisme réel ou supposé, en tant que perversion du christianisme. Référons-nous bonnement à la définition du Larousse scolaire : « La magie est l'art prétendu de produire, au moyen de pratiques bizarres, des effets contraires aux lois naturelles. On la dit *blanche* quand elle se cantonne dans l'illusionnisme, *noire* quand elle relève de la sorcellerie ou évocation des démons ». La question est de savoir comment les Yansi conçoivent ces démons.

Bien sûr, ils n'en voient aucun dans les tours d'adresse qu'ils nomment *bésyam*. Mais ils ont une confiance excessive dans les charlatans qui font passer leurs escamotages pour miracles (*bém-pà*) ou pouvoir curatif magique (*bungâ*), quittes à les punir sévèrement quand ils constatent que leur bonne foi a été surprise.

Les guérisseurs peuvent d'ailleurs être sincères, quand ils recourent à l'effet encourageant de procédés d'autosuggestion, bénéfiques pour leurs patients. Leur cheval de bataille est la croyance aux *bitàtu*. La source d'une douleur physique est attribuée à quelque ver rongeur ou à quelque projectile magique. *Katula bitàtu*, c'est extraire ces corps étrangers dont un sorcier malveillant aurait parasité l'anatomie de sa victime. Examinons par exemple la trousse d'un soigneur pour piqûres de serpents et autres douleurs lancinantes, appelée *Kintà*.

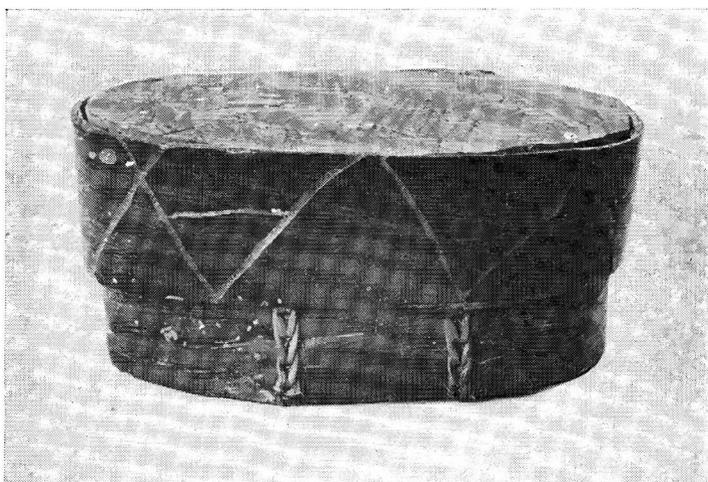


FIG. 1. — *Kintà*. Trousse à morsures
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren)

Cette boîte ovale en écorce de borassus contient deux dents de vipère du Gabon, que l'expert utilise pour feindre de les extraire d'une morsure réelle, mais aussi, au besoin, d'un muscle endolori par une toute autre cause ; ou encore, pour faire croire à son client qu'elles sont là pour le venger du sorcier qui l'a piqué par sa magie. Le tireur de *bitàtu* collectionne de même, pour faire semblant de les extirper d'une personne ensorcelée, des arêtes de poisson, des esquilles d'os, des chicots de bois ou de ferraille, qui passeront pour projectiles magiques, indices tangibles d'un envoûtement. Il faut voir l'étonnement et le soulagement d'un patient auquel on extrait de quelque organe caché de son anatomie les parasites les plus bizarres, les plus insolites,

les plus inattendus. Si cette magie est blanche dans son procédé, elle est noire dans ses prétentions, et surtout dans son souci de renvoyer le mal à son auteur supposé.

L'illusionnisme est utilisé parfois pour simuler la progression de fétiches poursuivant les voleurs. Le P. Y. de Pierpont a surpris le truquage des cordes qu'actionnaient des spécialistes Bam-bala pour faire sautiller leur marionnette de bois sur la piste d'un filou. Les Yansi sont persuadés que la figurine *Munsyèntèt* ou le *Mbèèm* pourchassent physiquement sur sa piste, à la façon des chiens, la personne soupçonnée d'un larcin. Il m'a paru pourtant que la menace de bronchite attribuée à ces fétiches suffit à leur efficacité.

Dans d'autres cas, il s'agit bien d'évocation d'esprits que le féticheur cherche à gagner à ses desseins. Mais ces « démons » sont l'objet d'un malentendu entre blancs et noirs. Notre imagerie catéchétique a popularisé les vocables Diable et Satan. Ils créent chez un blanc des associations d'idées : tentation, enfer, sabbats, messes noires, Salem, la Brinvilliers, Méphisto... et de très différentes chez les noirs.

Pour le Yansi, *Diabolo* équivaut au kikongo *Tèbo* ou à son équivalent kiyansi *Muku*, dérivé de *Kwa*, mourir. C'est un fantôme, un revenant, un mort qui erre la nuit. L'aspect spectral d'un négatif photographique lui a valu au Kwilu le nom typique de *Diabolo na foto*. Et les nigauds qui me prenaient, sous la lueur blafarde de la lune, pour un spectre, criaient indifféremment *Diabolo !* ou *Muku !* Même la voix des trépassés est pour eux de mauvais augure. Ils croient la reconnaître dans le brame nocturne de la tragélaphe (*nkayi*) ou le gloussement vespéral de l'engoulevent (*lébubuk*). Dès qu'une maman entend ce dernier, elle croit son bébé menacé par ce mort et pend au cou du nourrisson l'amulette *Lébubuk*.

Le vocable *Satana*, dans la mentalité Yansi, signifie mâne, esprit invisible d'un mort. Inutile de bondir si quelqu'un vous avoue avoir « *fukimina ba Satana* », adoré les démons. Il croit ainsi s'adapter au prêtre blanc pour avouer qu'il a vénéré la tombe d'un ancêtre, en lui offrant sang de volaille ou malafou.

2. Mobile de la magie : conjuration du sortilège

Vers 1940, un notable me tient ce langage, dont la cavalière mais confiante impertinence me ravit :

— Vous autres blancs, vous êtes des criminels !

— Vraiment ! et en quoi ?

— Parce que vous avez interdit le poison d'épreuve.

— Mais c'était une pratique barbare. Nous l'avons proscrite par humanité.

— Humanité ! ricane-t-il avec une amère dérision. Vous réservez donc votre mansuétude aux jeteurs de sorts, au lieu de protéger leurs victimes. Aujourd'hui les *milok* (ensorceleurs) sont déchaînés, et vous nous avez enlevé notre seule arme contre eux. Vous pouvez être fiers de vous !

Le bonhomme oubliait un peu que les gens de son âge étaient plus sujets que les jeunes à suspicion de maléfice, mais sa sincérité ne faisait aucun doute. Il partageait l'opinion commune bantoue sur le problème du mal. Celui-ci ne peut provenir que du sortilège, appelé *Kindoki* par les Kongo, et *Muüm* par les Yansi. La mort, pour eux, n'est normale que dans la vieillesse ; elle est alors « *nsa a Nzyam a bar* », le fait du Dieu des hommes. Mais un décès précoce ou imprévisible, une maladie, une infortune ne peuvent être causés que par les *Milok*. (*Lok* : lancer un maléfice). Le *Muüm* des Yansi ne procède pas de ce radical actif, ni de cette idée de projection. A l'inverse du *Kindoki*, il exprime le dégonflement ou l'anéantissement de l'homme vidé de sa substance par l'avalément de son envoûteur. Ce qui répond plutôt au concept de succion par une goule ou un vampire.

Les Yansi admettent qu'un homme peut se dédoubler, que son double peut sortir de son corps vivant et endormi pour infester autrui. Qu'il peut même se transformer en animal féroce. Puisqu'il envahit les autres en songe, il est également capable de les rendre malades ou impuissants, de pomper leurs forces à son profit. Et qu'il ne se targue pas de ne l'avoir ni voulu ni su. C'est justement en cela qu'il est spécifiquement sorcier. Raison de plus pour le neutraliser.

Une culpabilité inconsciente, une responsabilité qui s'ignore, tel est le paradoxe de la magie bantoue qui nous met le plus mal à l'aise. Les noirs eux-mêmes n'ont trouvé d'autre solution au problème que l'ordalie : *Nwa-nkâsa* (boire le poison d'épreuve),

déjà connue des explorateurs au *xvi^e* s. On fait absorber au prévenu de maléfice meurtrier une décoction d'écorce pilée de l'*Erythrophleum guineense*. S'il la vomit spontanément, il est innocent. S'il s'écroule intoxiqué, on l'achève à coups de pierres ou de triques. Ses proches l'assistent avec leur *Mpungu* ou leur *Nkosi*, dont on reparlera plus loin. Détail qui étonnera peut-être : jamais un Yansi n'admet que cette ordalie puisse être truquée.

Ces conceptions expliquent pourquoi les porteurs d'un cadavre se sentent, à leur dire, poussés mystérieusement par lui vers la demeure du présumé sorcier auquel il attribue lui-même sa mort. J'en fus témoin.

Et pourquoi un chasseur qui rentre bredouille, loin d'accuser sa maladresse, recherche haineusement l'enchanteur qui « lui a fermé la main ». De même, celui qui voit ramper dans son enclos une vipère invective à la cantonnade le méchant qui la lui envoie...

Voilà aussi pourquoi la bénigne roséole d'un bambin dont la mère allaite un puiné est attribuée avec une indulgence souriante par l'entourage à la maman elle-même, punissant par magie ce petit gêneur qui la détourne de son préféré, le nourrisson.

Sous la colonie, une répression énergique a fait disparaître l'épreuve du poison. Elle a pourtant survécu dans la clandestinité. Là où la surveillance administrative se faisait trop serrée, la population l'a remplacée par des empoisonnements sournois délibérés ou des amendes impitoyables. Les devins aussi se sont faits plus prudents dans leur manière de diriger la lutte contre le sortilège. Voyons l'arsenal fétichiste auquel ils envoyaient les consultants.

3. Remèdes contre le sortilège

Le détecteur de sorciers est l'oracle *Ngwom* (*Ngombo*), qui réside dans divers habitacles énumérés plus loin. Le devin *Ngangwom* (*Nganga-Ngombo*) exerce un sacerdoce bénéfique. N'allez pas le traiter de sorcier, lui qui les dépiste ! Ni de féticheur, à moins qu'il ne trafique, comme il arrive parfois, de talismans à conjurer le sort. Son vrai rôle est de déceler la cause d'un sortilège, parfois son auteur, et de conseiller remède ou antidote. Le plus souvent, il renvoie le consultant au culte animiste tenu

par son oncle maternel, ou à divers fétiches protecteurs, relevant de son matrilignage, de son père, ou d'un clan étranger au sien. Un charme malfaisant peut être dû, en effet, à la non-observance de diverses prescriptions.

Donnons comme exemple celles auxquelles on est tenu à l'égard du génie tutélaire du village *Nkith-ésii*, appelé ici *Lébuï*, là *Mungab*. Le mage *Ngalébuï* ou *Ngamungab* joue un rôle prépondérant dans la fondation de tout domaine ou hameau, et à l'occasion d'un déménagement. L'esprit qu'il peut seul dominer, il le capte dans les bouillonnements d'eau, sources et tourbillons, dont il interdit l'accès aux profanes. Il l'emprisonne dans sa boîte magique *Lébuï* ou *Mungab*. Lorsque ses protégés ont choisi un nouvel emplacement, il y enterre au préalable sous un tumulus l'habitable de ce génie des eaux, et dépose au sommet en offrande deux œufs de perdrix qui sont l'interdit alimentaire de son sacerdoce.

Il est normal qu'un devin s'enquière de la manière dont un consultant a respecté les droits de ce génie ou de son prêtre. N'a-t-il pas mis le pied près de l'endroit défendu, pour chasser ou pêcher ? A-t-il donné au *Ngalébuï* le tribut de gibier qui lui revient, soit le foie, soit le cœur de ses prises ? Je cite ces deux fétiches dans un double dessein. D'abord, s'ils sont source de bénédiction et prospérité, les manquements à leur égard peuvent être aussi une cause des sortilèges dont doit s'informer un *Ngangwom*. Ensuite, parce que j'ai cru tenir enfin, dans ces talismans précis, une notion d'esprit moins anthropomorphe qu'il n'est habituel chez les Yansi, mais j'ai dû déchanter.

Tout vocabulaire philosophique, chez les civilisés comme chez les primitifs, recourt, pour exprimer ce qui dépasse la matière, à l'analogie. L'idée de Dieu peut, par exemple, se rendre par comparaison avec une source de jour, de lumière ; celle d'esprit, avec le vent ; celle d'âme, avec le souffle. Mes porteurs, en saison sèche, sursautaient quand ils étaient pris dans une de ces trombes minuscules, apparemment spontanées, qui se levaient sans cause apparente, entraînant dans un mouvement giratoire feuilles sèches et poussières : qui sait quel esprit malfaisant avait pu les frôler ? Mes piroguiers se méfiaient de même des tourbillons d'eau formés par un contre-courant. Ils donnaient à celui qui bouillonne au pied de ma mission (Bèno/Kwilu, km. 60), le nom de *Nkith-a-Ntab*, « Esprit-fétiche de la Chèvre ». Or on

vénérait cet esprit sur la rive opposée, et c'était celui-là même que le *Ngalébuï* local prétendait détenir dans l'habitable appartenant à son matrilignage. A Kimpini/Inzia un tournant, près de l'embouchure, produit le tourbillon *Mamwè*, vénéré comme gîte normal du *Lébuï* de Kimpini. Je croyais donc que, cette fois, il ne s'agissait pas d'ancêtres défunts.

Pierre Mwanangub, catéchiste à Mpoko/Kwilu km. 46, m'a détrompé. Un jour qu'il venait de me montrer la pierre enchantée de son village, un grès où un sorcier local aurait marqué lui-même (?) profondément l'empreinte de ses deux pieds, je me fis désigner le temple du *Mungab*, où l'on recueillit jadis la poussière de ce fétiche amené du pays d'origine Kimput, lors du dernier exode. On y offre encore chaque année, en cortège, les prémices de la récolte d'arachides.

— Que sont pour vous, Pierre, ces génies des eaux que les Kongo nomment *bisimbi*? Sont-ils des hommes défunts ou autre chose?

— De pauvres hommes, répondit-il. Nos ancêtres se sont battus avec des Bamboshi : avec les restes de guerriers vaincus, ils ont confectionné le *Lébuï* (Luboshi). *Mungab* fut consacré dans un *Lébuï* plus ancien que lui. On y ajouta les organes génitaux d'un couple de Bangabu (Gabonnais) capturés.

Notons que le nom même de mon informateur Mwanangub est celui d'une tribu gabonaise. Les Bamboshi et Bangabu sont restés dans ces régions. On voit que les patronymes, même donnés aux fétiches, jettent quelque lumière sur les migrations des Yansi. Mais aussi sur le fait que les « génies des eaux » eux-mêmes ont une origine mânique. Des guerriers dominés par un clan à l'occasion d'une conquête domaniale, restent à son service dans l'autre monde pour protéger ses nouveaux domaines. Ce sont leurs mânes qui agitent ces eaux et sont captés, au service de leur maître, dans son *Lébuï* ou son *Mungab* : des esclaves d'outre-tombe, somme toute.

Mais un devin peut conseiller le recours à d'autres esprits-fétiches ou *Nkith*, mot que les Yansi traduisent en kikongo *Bitèké*, alors qu'il dérive du kikongo *Nkita*, génie des eaux et forêts ou mâne ancestral. Le mot *Bitèké* fait allusion à ces maîtres-féticheurs, les Batèké.

Ce peuvent être des figurines, ou parfois des récipients, garnis

de reliques humaines ou d'ingrédients. En idiome véhiculaire, ce sont ces sacs, marmites, calebasses ou corbeilles, des *Nkisi*, alors que le kiyansi n'emploie le mot (prononcé *Nkiy*) que pour les amulettes-médecines qui protègent le corps.

Les statues anthropomorphes abondent dans le rituel local. Elles variaient jadis de 10 cm. à 1m., mais de nos jours les plus longues atteignent rarement 50 cm. Entre Kwango et Inzia, jusqu'à la latitude du Kasai, la plupart proviennent d'artisans Humbu, qui se passent le métier de père en fils. Elles se reconnaissent aux *nzoloko* (en kiyansi *nzyèdh*), tatouages de raies parallèles ciselées dans les joues. Les mâles portent barbe (*ndèyk*) et chignon viril (*ngamunkal*). Les attributs du sexe sont reconnaissables, mais stylisés avec une relative discrétion. Un couple d'effigies de rang princier peut être assisté d'un valet plus petit, son *Mulèy* (kikongo *Nlèké*).

On affectionne les statues doubles, qualifiées de *janus* par l'ethnologie : des jumeaux siamois soudés l'un à l'autre par leur séant. A ce type appartient le *Mpaan*, dont le double personnage est enterré dans un magma terreux au centre d'une corbeille cylindrique, et qui préside souvent aux divinations (fig. 2).

Quelques statuettes sont d'origine Mbala, Hungana. Les Yansi imitent, parfois gauchement, le style Humbu. Quant aux piroguettes dont ils munissent leur *Nsongo* (*ngab a nswò*), ils les achètent non seulement aux Humbu-Mfunuka, mais aux Baboma, Basakata, et aux commerçants de Bolobo/Congo, parfois même aux Kundu. Chacune de ces peuplades a sa manière de tailler les proues et les poupes, et on la reconnaît dans les miniatures qu'elles fournissent.

Une statue qui sort de l'atelier est neutre et négociable, étant encore dépourvue d'influx magique. A quoi reconnaît-on celles qui ont servi au culte ? On les trouve fardées de rouge (*mpyé m anzwuu*), empâtées de kola mâché et roussi (*mabèy*), car ce tonique passe pour les fortifier et on l'entasse sur leur nombril. Elles sont engluées et brunies du sang des offrandes. Du malafou s'est aigri autour de leur bouche. Elles sentent la fumée, surtout celle du tabac dont on les encense. On leur passe au cou quelque bracelet, insigne de chef. On les ceinture — même les mâles ! — de perles. On a soin de leur pudeur en les couvrant ou les habillant, même de pourpre si elles ont rang de chef.

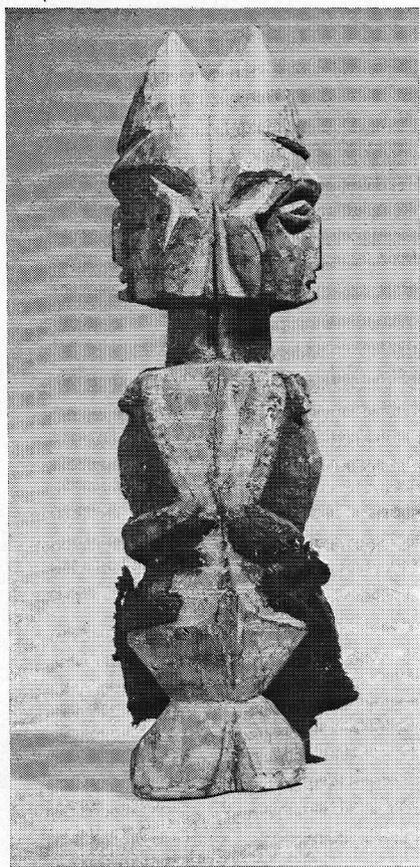


FIG. 2. — L'oracle *Mpaan* (janus)
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren)

Sous des noms rituels extrêmement divers, tel est l'arsenal anti-sortilège auquel le devin envoie les clients qui le consultent.

4. Magie en relation avec l'animisme

Tout n'est pas magie dans le culte des ancêtres, qui est une forme de religion. Néanmoins, la nocivité attribuée à certains morts a poussé les vivants à s'en prémunir par des rites fétichistes appropriés.

1. CIMETIÈRE. CORBEILLES ET CORNES DE TERRE TOMBALE.

Le cimetière, c'est *Nzo-mpyèm* (è, à l'accent tombant, bas, au contraire de *mpyèm* signifiant blanc), l'habitat funéraire. On dit parfois *Mampyèm*, les tombes. Il convient que les morts soient enterrés avec honneur, sous peine de les voir persécuter leurs descendants. Pour des motifs d'hygiène, on ne recourt plus à la lente momification. Mais j'ai vu encore les vieux notables portés en terre assis sur leur chaise à laquelle on les ligotait dans leurs meilleurs atours. On les y cachait dans des monceaux de tissu, le tout englobé dans un catafalque monté sur armature de bambou, et muni provisoirement de deux brancards latéraux. Le mort, jadis, était tourné vers Kimput (le nord-ouest). Il était inhumé par les fils de ses fils, ses *batyul*. Sur son tertre on déposait ses objets familiers, chaise-longue, vaisselle, parapluie, qu'on avait soin de rendre inutilisables aux passants.

Par la suite, les successeurs feront périodiquement à l'aïeul inhumé des libations de *malafou* et des sacrifices sanglants de boucs ou coqs, dont ils consommeront ensemble sur place les viandes, dans une intention de communion. Un chef de terre se doit d'exécuter ces rites pour inciter ses prédécesseurs à protéger domaine et sujets contre l'infécondité, la famine, les épidémies et les ravages des fauves. Le P. E. Descampe, dans un article de la revue « Congo », mai 1935, signalait en témoin oculaire l'offrande d'un bouc à Tasat, sur son tombeau de Nkuy-Mbiim. C'est un des trois grands chefs de la dynastie Engom (Kingoma) qui, il y a au moins trois siècles, organisèrent le dernier exode des Yansi.

Les plébéiens (*bansân*) ont eux aussi leur propre chef de matri-lignage (*Mukûr a ndwo*), chargé du culte de leurs ancêtres. Ces aînés ne vont pas toujours au cimetière, mais détiennent chez eux une poignée de terre prélevée sur les tombes et contenant quelques reliques des morts, cheveux, poils ou ongles. Elle est déposée dans la corbeille ancestrale nommée *Kub-a-mpyèm*, ou dans la corne (d'antilope ou de bouc) appelée *Ebo-a-mpyèm* (fig. 3).

Les meilleurs clients d'un prêtre clanique sont ses nièces enceintes, soucieuses de voir bénir par les ancêtres leur grossesse ou leurs couches. Il verse de cette terre sacrée sur une peau de *mvudi* (antilope des marais), et en prélève les pincées nécessaires

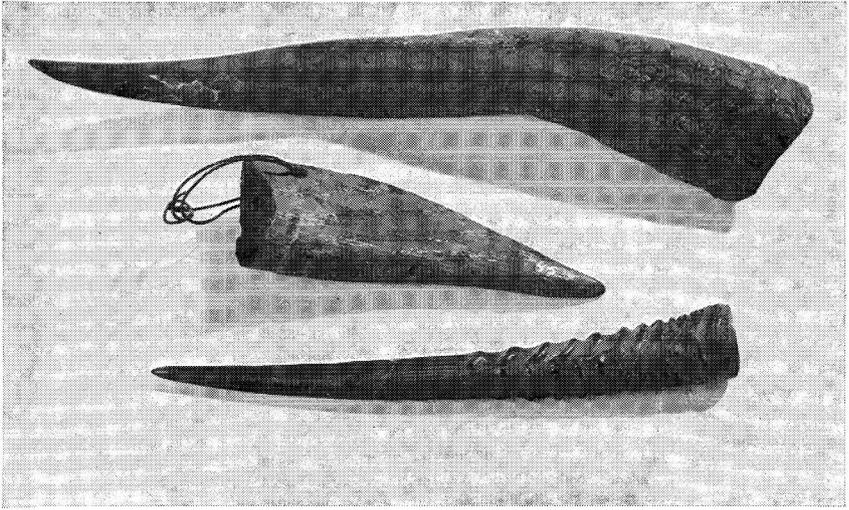


FIG. 3. — La corne à terre tombale
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren).

à tracer des raies pacifiantes sur les bras des quémandeuses. Ce rite est un sacerdoce inaccessible aux esclaves. Plus religieux que magique, il ne manque pas de noblesse.

2. LE FÉTICHE-LARE NSWO OU NSONGO.

Cette figurine humaine en bois, de format modeste (10 à 20 cm) est le fétiche le plus commun et le plus vénéré des Yansi. Tout chef de foyer a le sien, *Nswo a Taar*, *nsongo* paternel, auquel il offre parfois par reconnaissance un double en ex-voto, double qualifié de *Nswo-a-lékwuün*, « un *Nsongo* d'amour ».

Rien n'empêche son épouse de détenir de son côté un *Nswo-a-Bakaar*, un *Nsongo* pour dames, hérité de femmes de son matrilignage ; mais ce n'est qu'une dévotion personnelle, car elle est protégée par celui de son mari, tout comme enfant elle était, avec ses frères et sœurs, sous la tutelle du *Nswo* de son père. Son futur époux, lors du mariage, a dû d'ailleurs rendre grâce par l'offrande d'une couverture ou d'un pagne nommés *éko-a-nswo*, au *Nsongo* de son beau-père, pour que sa femme passe légitimement sous la garde du fétiche marital.

Nswo habite non loin de la case du ménage son tabernacle personnel, minuscule hutte toujours pointue, car il tient à ce

type archaïque d'habitation. Il y gît sur un petit lit de bâtonnets cylindriques. Près de lui, on remarque souvent, fût-on loin des rivières navigables, sa piroquette *Ngab-a-nswo* avec sa minuscule pagaie toute prête à servir. La plus commune est *Munun*, qui représente le génie des Banuni, ces navigateurs issus, selon les Yansi, de l'ethnie Boma, et qui leur furent secourables pour échapper au négrier Mukoko, roi des Téké.

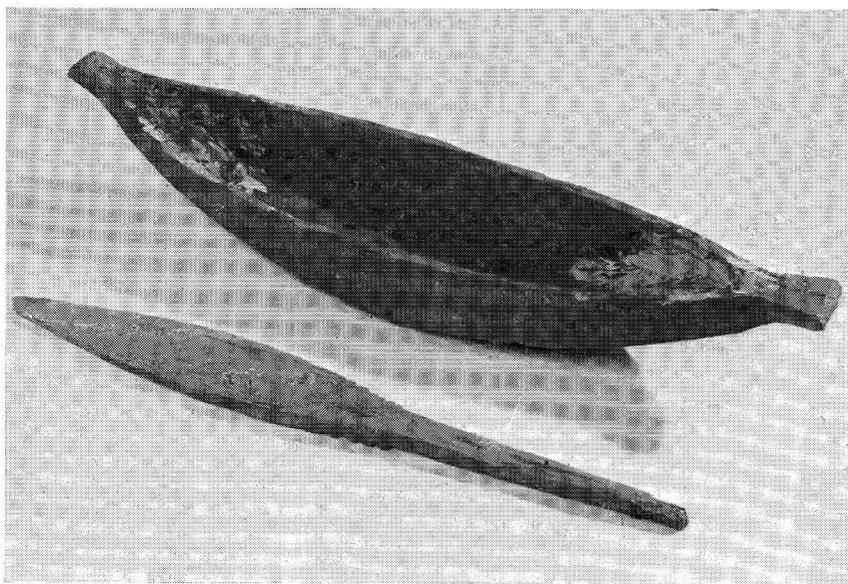


FIG. 4. — Piroquette-fétiche *Munun*
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren).

Parfois, l'esquif magique prend le nom de *Muséaar*, c.à.d. *Musakata*, tribu qui s'est intégrée aux Yansi dans la région de Kimbanda/Inzia, mais dont la réputation guerrière impressionne les Yèy qui ne leur sont pas apparentés.

Dans le tabernacle-guérite d'où les esprits protecteurs veillent sur le foyer, un mari attentionné dépose aussi certains talismans provenant du matrilignage de son épouse, et donc de ses enfants : par exemple un *lébui*, mais jamais un fétiche réputé vindicatif, dont la place est en forêt ou chez un gardien officiel.

L'époux invoque *Nswo* pour qu'il bénisse les couches de sa conjointe, la santé des enfants, ses chasses ou pêches et les cultures du ménage. On sait que la semaine bantoue compte

quatre jours. Le premier est réservé au repos et au culte ; c'est le *Nsona* chez les Kongo, le *Mpyuk* chez les Yansi. Un quatrain pieux, récité à la façon d'un catéchisme, rappelle ses devoirs et interdits (*ékin-a-nswò*) au dévot du *Nsongo* :

Nganswo mibèè mingangol odyà a,
Muyak odyà a.
Mpyuk, nzo mukyay opwo ali,
Akapwo nzo nswò.

Le vénérateur du *Nsongo* ne consomme ni galettes de manioc, Ni « *saka-saka* » (feuilles de manioc hachées, étuvées).
 Au jour *Nsona*, il ne dort pas auprès d'une épouse,
 Mais va coucher dans l'abri du *Nsongo*.

La continence conjugale est souvent imposée aux hommes par le rituel bantou. Remarquons aussi la pratique désignée dans l'histoire des religions sous le vocable d'incubation. Si l'homme doit dormir auprès de son *Nsongo*, c'est pour que cette proximité lui inspire des rêves, qu'il devra interpréter comme l'expression de ce que son protecteur souhaite de lui. Si par exemple il voit en songe un piroguier, c'est que *Nswò* désire une embarcation personnelle du genre *Munun*. S'il voit une femme nue, mais parée suivant l'usage d'une ceinture de perles, il ornera sa figurine d'une ceinture analogue. S'il admire dans son sommeil la majestueuse stature d'un chef Tèké drapé dans son manteau royal, il vêtira son fétiche d'andrinople rouge.

Ces rites puérils et l'impayable tendresse exprimée dans leurs formules de prières et d'offrandes me faisaient dire que chez les Yansi, seuls les adultes jouent à la poupée, leurs fillettes en ayant plus qu'assez sur les bras à porter des poupons plus lourds qu'elles.

Voici un exemple d'incantation au *Nsongo* (*éswa-a-nswò*), relevé par mon collègue Mr Antoine Wawa, et par laquelle l'impétrant demande la faveur d'une pêche fructueuse. Je me contente de traduire :

O *Nsongo*, tu es mon père, tu es ma mère !
 Voici que je pars pour la pêche à la ligne.
 Il faut que j'attrape du poisson tout au long du trajet.
 S'il mord, je te donnerai ton cadeau.
 Mais qu'il n'y ait ni accident, ni contretemps !

La pêche réussie, notre dévot tient parole et rétribue son protecteur, lui parlant comme à un être vivant et aimé, avec une intimité touchante :

*Ma, saab a mal áku.
Ediir, nkamikuum à kéwa!*

Tiens, reçois l'hommage du bouchon de ton vin.
Regarde ici, tes mille piécettes et ton gros écu!

Il faut savoir que les Yansi, lors d'un banquet, désignent celui dont ils veulent en faire l'hôte d'honneur en lui tendant cérémonieusement le tampon de feuilles qui obture la première calebasse. Dans le cas qui nous occupe, le *Nsongo* ne se contentera pas du bouchon, mais recevra sur la bouche la première rasade. Le donateur boira le reste en sa compagnie.

Nkamikum a kéwa est le nom rituel d'une offrande classique de monnaies aux fétiches. *Nkamikum*, cent fois dix, signifie mille coquillages nzimbu. On les représentait à mon époque par un *Meya*, une pièce de cinquante centimes. *Kéwa*, la nonantaine, est un chiffre symbolique pour une somme importante, car *Wa*, neuf, a pour les Yansi un sens d'innombrable, encore multiplié ici par dix. Cette petite fortune était symbolisée par un franc.

En dépit de l'avis exprimé en 1934 par le P. Remi de Beau-corps dans « Les Bayansi du Kwilu », publié à Louvain par l'Aucam, je ne crois pas qu'on puisse traiter le *Nswo* de fétiche tout ordinaire d'origine humbu. L'éminent missionnaire se refusait à y voir une effigie d'ancêtre. J'estime au contraire qu'il relève du culte animiste, qu'il est plus spécifiquement Yansi que Humbu, et ne doit pas être considéré comme une idole ou un faux dieu qu'on adorerait à l'égal de *Nzyam* ou *Ngul-Mpwú* (Dieu). On le vénère, mais à quel titre ?

J'ai posé nettement la question au chef et mage Kimpini de Fasila-Mbimi : « Que signifie le mot *Nswo* ? » Après mûre réflexion, il me répondit textuellement : « *Nswo* signifie Yansi » (en kikongo : *Nswo mpila mosi Yansi*). Pour lui, ces deux vocables étaient synonymes. C'est aussi l'affirmation des Yansi orientaux de Mabenga/Kasai, qui tiennent leur nom tribal Banswo pour identique à Bayansi. Banson est une déformation méridionale du même radical. On appelle ainsi une tribu moitié Hungana, moitié Yansi, qui a vécu en Angola avant de venir se fixer sur la Gobari, où elle s'est à nouveau mélangée aux premiers propriétaires du sol, des Yansi de Tasat. Il est curieux de constater que les Bambala ne réservent pas l'appellation Banson, dont ils font Basongo, à ce groupement mixte. Ils nomment ainsi

tous les Yansi. Cette peuplade semble avoir eu des accointances avec l'ethnie Bushongo, à langue parente, dont les membres Kuba vénèrent l'effigie des rois défunts. Le *Nsongo* serait-il un dérivé de cet usage ? Je n'oserais tabler sur cet argument pour assurer que *Nswo* ou *Nsongo* représente un ancêtre, mais bien sur le fait que ce fétiche s'appelle chez certains Yansi *Ndwaan*, ce qui signifie : fondateur du matrilineage. Voilà pourquoi je pense qu'il faut le rattacher à la pratique du culte animiste.

3. UN CULTE DES MORTS INVERTI : *Mpwo* (*Mpongo*).

Le fétiche *Mpwo* (*Mpongo*), appelé aussi *Zyuli* ou *Mufu*, n'est autre qu'un cadavre familial exhumé et brûlé, pour empêcher le mort de hanter ou « posséder » les vivants de son matrilineage. Il s'agit le plus souvent d'une aïeule ou d'une tante décédées, même depuis peu, mais parfois aussi d'un frère aîné défunt ; on attribue à leur « possession » l'éclampsie maternelle ou les convulsions infantiles. Les premières veulent attirer le bébé dans l'autre monde pour l'y cajoler à leur aise ; le second veut l'avoir comme compagnon de jeu.

Ce fétiche est affaire de femmes et leur sert à la divination. Les hommes n'en utilisent qu'un succédané : le *Lékumpwo* (i.e. vraiment mort, le revenant !). Dans un harem de polygame, la première épouse a généralement pour privilège de garder le *Mpwo* servant à toutes les femmes ; c'est pourquoi on lui donne le titre respectueux de *Mpal-a-Mpwo*, les autres s'interpellant simplement du vocatif *Mpal* (rivale en amour). Dans tout matrilineage, ce rôle revient à une femme âgée, la *Ngampwo*, en kikongo *Nganga-Mpongo*.

Mpongo : le fétiche à la mode Pongwé, cette peuplade accoutumée à déterrer des cadavres (Larousse). *Zyuli* : du verbe *zyuul*, exhumer, un corps arraché à sa tombe. *Mufu* : un revenant. Ces mots disent bien de quoi il s'agit. Jadis chez nous on enclouait à l'épieu dans leur sépulcre les morts jugés trop baladeurs ; chez les Yansi on les maîtrise autrement. Dès qu'un parent défunt se manifeste en agitant morbideusement une femme enceinte ou son bébé, et que la divination l'a identifié, la *Ngampwo*, aidée s'il le faut de robustes neveux, va déterrer au cimetière le cadavre sorcier, en réduit en cendres ce qu'elle peut, jetant ignominieusement à la lisière d'un bois l'excédent non consommé. Elle enferme les reliques brûlées dans un sac, nommé

Kub-a-Mpwo, qu'elle garde sous son lit. Aux jeunes mères menacées dans leur grossesse ou leur progéniture, elle remet une portion de ces restes, qu'elle enferme dans une fine calebasse à long col, *munsay-a-Mpwo*, dont l'orifice est bouché d'un cachet de poix noire orné d'un coquillage-nzimbu solidement incrusté.

La femme enceinte fixe cette courge entre ses seins, sous sa blouse, mais la déposera plus tard, chaque nuit, sur la natte où dort son bébé. Ainsi mère et enfant opposent à l'invasion de ce mort abusif la suggestive barrière de sa propre substance déchue. Ayant grandi, le bambin portera en sautoir ou en collier des *zyuli* en sachets plus réduits, et même des débris de mandibules encore armés de leurs dents.

Voici les interdits de la *Ngampwo* (*ékin-a-mpwo*) :

Ngampwo nzèy ody a,
Mpuk ody a,
Nkuum ody a,
Bétil ody a.

La prêtresse-déterreuse ne mange ni grillon,
Ni rat des champs,
Ni rat de Gambie *Nkumbi*,
Ni cricris du foyer.

Bref, elle ne peut renouveler son geste auguste de fossoyeuse pour exhumer des animaux ou insectes qui creusent des galeries souterraines.

Durant les périodes où le revenant *Mpwo* (*Mufu*) ne hante personne de la famille, on l'apaise en l'évoquant sur le *Kub*, avec ce genre d'onomatopées qu'on croit aptes à calmer un fauve ou un furieux, tout en lui offrant des cadeaux lénifiants. S'il recommence à sévir, on se contente de lui jeter de nuit, à travers la porte, sur la cour, des croûtons de chickwague, comme à un chien. Ils feront justement l'affaire de ces bêtes faméliques, toujours en quête de telles aubaines. L'important, c'est qu'au petit jour, cette misérable nourriture ait disparu. Le revenant s'en est donc contenté.

A Ntundu, en 1942, j'ai vu ramener d'un bois éloigné de 5 km, une jeune maman et son nourrisson, disparus et recherchés anxieusement depuis la veille. Elle expliquait sereinement aux sauveteurs son enlèvement dans les airs par le *Mufu* de sa famille. En même temps, son récit était confirmé aux yeux éperdus de ses auditeurs par l'attitude de ses deux jeunes sœurs. Arquées

sur le sol qu'elles ne touchaient que de la nuque et des talons, comme tétanisées, elles piquaient de concert la crise d'hystérie la plus spectaculaire qu'il m'ait été donné d'observer. Une heure plus tard, je les revis calmées, quoiqu'encore troublées, mais ravies de leur petit succès.

5. Magie et réincarnations humaines

La tradition Yansi veut que les humains renaissent dans leurs petits-enfants. De cette opinion inexprimée, mais vécue, découlent les prescriptions coutumières de mariages entre cousins croisés, reproduisant respectivement les partenaires d'une union précédente. Et aussi le mode des successions dynastiques. Le grand-père régnant désigne lui-même, de son vivant, le fils de son fils qui prendra le titre de *Mumbabyèm* ou Investisseur. Celui-ci lui retire les insignes du pouvoir durant son agonie, et les garde chez lui durant la réclusion de deuil du neveu utérin appelé à succéder. Il conduit l'aïeul défunt au cimetière. Plus tard, au nom du mort qui revit en lui, il confère solennellement le pouvoir et ses emblèmes à l'héritier. Nous verrons, au chapitre suivant, l'application du même principe coutumier aux funérailles du léopard, en qui les chefs sont censés se réincarner également.

Dans le même ordre d'idées, citons encore le cas des jumeaux Mapèsa, que les Yansi appellent *Mayày* ou *Bambu*. On croit qu'ils sont une réincarnation cyclique de jumeaux primitifs, revenant périodiquement ensemble au monde, pour faire honneur à la fécondité de certains couples. En vue de favoriser leur réapparition ultérieure, il importe de respecter scrupuleusement les rites. Le principal impose de constituer une tombe pour recevoir d'abord le délivre maternel qui leur sert d'œuf commun, et de les y enterrer tour à tour plus tard. Chacune de leurs renaissances provoque celle de contemporains de leurs vies antérieures. S'ils portent toujours les noms de *Mbu* et *Mpya*, leur puiné immédiat prendra celui de *Mukûr-a-ngwè*, l'Ancêtre d'après.

Les précautions contre les sortilèges se multiplient autour de ces enfants spécialement jaloués, à cause des privilèges quasiment royaux qu'ils valent à leurs géniteurs. Le fétiche *Mayay* qui les protège consiste dans l'alignement de deux ou quatre boîtes cylindriques, si bien amarrées entre elles que leurs cou-

vercles s'ouvrent ensemble d'une pièce. On y dépose les gousses qui servent de grelots pour la danse des jumeaux. L'ingrédient principal est la crotte de civette constellée de noix palmistes non digérées : ce mustélidé aussi propre que puant enterre ses fumées au même endroit durant une quinzaine.

6. Magie et métempsycose

Suivant les Yansi, un homme, vivant ou défunt, peut par sorcellerie se métamorphoser en animal nocif, ou en tout cas, l'envahir de son propre esprit pour le rendre plus agressif et en faire l'auteur d'une vengeance précise.

1. LE LÉOPARD NGO. L'HYÈNE KIMBWO.

Le premier est considéré comme la réincarnation d'un chef local défunt ; la seconde comme l'ombre vagabonde d'un roitelet du voisinage. On traite en héros le chasseur heureux qui les abat, mettant ainsi fin pour un temps à leurs déprédations. Le deuil du léopard est conduit par le *Mumbabyèm*, croque-mort patenté des chefs. Les dépouilles reviennent au régnant du moment, qui se sert de la peau pour y trôner et des dents comme collier.

Il peut céder celles de l'hyène aux aristocrates d'une dynastie étrangère. Quant à la chair de ces fauves, elle est interdite à tout son matrilignage, ainsi que celle de tous les animaux ocellés ou tigrés, serval, tragélaphe ou pintade. Leur ingestion, même l'emploi d'une casserole où un tiers a cuit de ces viandes, leur donne l'éruption cutanée qui venge l'infraction en matière de tabou alimentaire. Chaque village a pour la soigner son spécialiste qui compose à cet effet un onguent où il mêle des cendres de tous les aliments proscrits parmi les cinq ou six clans locaux. Impossible de nier ces phénomènes d'intoxication ou d'allergie, pas plus que l'effet bénéfique de cette médication aux résultats rapides et spectaculaires. Expliquer scientifiquement ces faits n'est pas de mon ressort.

Inutile de dire que lorsqu'un léopard fait des victimes, le chef est sommé par ses administrés de maîtriser ce parent encombrant, sous peine de bannissement. C'était d'ailleurs un rite de validité, lors d'une investiture, qu'une panthère fût tuée



FIG. 5. — Collier en dents de fauve.

sur le domaine. Ailleurs il suffisait qu'un chasseur, ou parfois le candidat-chef lui-même, abattît un éléphant ou un buffle.

2. LE CROCODILE NGAAN.

Le crocodile du Nil ou mangeur d'hommes, qu'il ne faut pas confondre avec le faux-gavial, son parent piscivore qui mord parfois cruellement les nageurs, mais sans les emmener, passe aux yeux des Yansi pour un homme-sorcier déguisé en saurien. Il surprend ses victimes parfois assez loin des rives, happe lessiveurs ou baigneurs, retourne d'un coup de queue les pirogues trop légères, emporte sa proie entre ses pattes de devant, la noie, la laisse généralement macérer près de sa tanière avant de la dévorer, à moins d'avoir trop faim pour attendre.

Vers 1942, une horde de ces sauriens mit en coupe réglée les eaux du confluent Inzia-Kwilu à Bagata, y tuant quatorze personnes en un an. La population accusa du méfait un pacifique commerçant sénégalais établi à Bwa, qui ne dut son salut qu'à

la fuite. La Compagnie du Kasai utilisait alors les services d'un courageux chasseur professionnel de Loki. Il vint un jour faire charger son arme à balle par le gérant, Mr J. V. E., puis repartit dans sa fragile pirogue. Voyez la scène. Il fait asseoir à l'avant son fils de six ans, déjà tourné vers l'autre rive, couche le fusil tout armé au fond de l'esquif, et pagaie de la proue. Soudain, il se voit poursuivi par un « croco » reconnaissable à ses yeux saillants et à son sillage. Très calme, il tend sa pagaie à l'enfant : « Rame assis, lui recommande-t-il, et ne te retourne pas, quoi qu'il arrive ». Sautant adroitement derrière l'embarcation, il lui donne une vigoureuse impulsion, mais bientôt saisi par le monstre, il disparaît pour toujours. Imaginez le tollé unanime des européens : mais pourquoi n'a-t-il pas tiré ? Sans doute jugeait-il cet animal-sorcier invulnérable. En tout cas, il s'est sacrifié pour son fils. Les blancs le vengèrent en tuant coup sur coup trois crocodiles. Réflexion désabusée des noirs : notre magie n'agit pas sur eux, les veinards...

3. L'ÉLÉPHANT NZO ET LE BUFFLE NYADH OU MPAY.

Les Yansi attaquent témérairement ces dangereux gibiers, souvent au prix de leur vie. L'efficacité meurtrière de l'animal est alors attribuée à un esprit humain qui l'anime. On est mieux armé contre ces fougueux chargeurs que contre le crocodile. La confection d'un *Mpuk-a-Kiip* évitera de nouveaux accidents. Le *Lépiib* (*lumpimpa*) rendra le chasseur invisible à son poursuivant vindicatif. Le *Kéful* ou *Yam* lui donnera l'élan nécessaire pour se hisser instantanément à quelque arbre-refuge. Enfin, au cas où la bête meurtrière était décidément bien un sorcier, on se prémunira contre sa vengeance ultérieure en confectionnant dans une de ses cornes ou de ses défenses un *Mukun*, qui tire son nom de la peuplade chasseresse Kundu. Il est recommandé de recourir à ce rite, lorsqu'on dérange dans sa tombe un de ces gros animaux.

En 1939, à Nkwéri, j'assiste dans son agonie Véronique Munior, 30 ans, épouse d'Henri Kimpini, tandis que son bébé essaie encore de téter son sein tari. On confie l'orphelin aux religieuses. Le 4 janvier 1940 la famille nous amène le veuf. Soutenu avec sollicitude par son frère, il titube, roule des yeux hagards et profère : « *Nzo ! nzo ! nzo ! Ngyay ... Kyè !* (Éléphant ! (ter) Lais-

se-moi, va-t-en !). Consterné, son frère m'explique : toutes les nuits cet éléphant lui apparaît, ou alors, c'est Véronique qui ne lui pardonne pas de l'avoir laissée mourir. Pourtant il l'aimait bien. Suit le récit d'événements qui débutent en 1936. Cette année-là les époux, pêchant ensemble dans un gros ruisseau, extirpent de la vase un crâne dénudé de proboscidien encore armé de ses défenses. Craignant d'être pourchassée par le fantôme nocturne de ce géant-sorcier furieux d'avoir été dérangé, Véronique en exige une pointe pour faire confectionner un *Mukun* par son oncle, le chasseur Nsansadi de Kayinkwo. Henri, hélas, se débarrasse des trophées d'une manière plus réaliste et plus lucrative. La pauvre fille dut se contenter d'une corne de buffle étrangère à l'affaire. La voilà morte. Au tour d'Henri. La sœur infirmière tranche le débat. C'est probablement au ruisseau que les époux ont contracté leur maladie, mais le défunt pachyderme n'y est pour rien, c'est l'œuvre des minuscules tsétsés. On a guéri le pauvre de sa trypanosomiase. Je n'en puis dire autant des égarements de son imagination. Eût-il été plus galant, ses concessions aux appréhensions de sa femme n'auraient rien changé au mal dont ils étaient atteints.

7. Instruments magiques du pouvoir

1. EMBLÈMES DES CHEFS RÉGNANTS.

Il est évident qu'un chef (*Mfum*) doit à la dignité et à l'efficacité de sa fonction d'utiliser l'apport positif qu'il attribue lui-même à la magie. Mais pratiquer une sorcellerie malfaisante (*kubúka*) et rémunératrice est incompatible avec la sereine neutralité qu'impose sa charge. Il laisse ce soin, lorsque les nécessités de son domaine ou de ses sujets l'exigent, à des spécialistes. Les talismans dangereux de son matrilignage, tout comme ceux des mages de métier, pour éviter toute accusation superflue d'envoûtement, reposent inactifs chez des gardiens (*mumbyay*) ou des épouses, voire en forêt. Les attributs du pouvoir, en dehors du bracelet *mulúmpu* ou de la canne de justice qu'on plante au sol avant de palabrer, sont souvent confiés à des *batyul*, même esclaves, en signe d'affection, par exemple le hausse-col de cuivre tèké.

Un chef batékisé fixe dans son chignon viril, image de la tombe

de ses prédécesseurs et nommé comme elle *Ngamunkal*, un fer d'herminette, insigne de son pouvoir. Lorsqu'on lui offre du malafou, il pique cet emblème en terre et fait sur lui à ses aïeux une libation prolongée, avant de boire lui-même, caché aux yeux des sujets par sa couverture, ses deux verres, qu'il vide chaque fois d'une traite.

Mais certains fétiches, comportant de la terre et des reliques d'anciens domaines, gardées en corbeille ou ensachées, confèrent au pouvoir sa légitimité, et consacrent son monopole viril, les clans plébéiens étant considérés comme réserve femelle de la dynastie. J'ai cité Tasat, fondateur de la lignée Engom-a-Mbiim. Ceux qui se réclament de lui doivent détenir le *Mulwuiim-a-Mbè-Ngaan*. Lors de l'exode Yansi-Boma-Humbu du xvii^e s., les chefs des trois peuplades organisèrent près de Bokala/Kasai un bivouac-cheffal (*Mbè-Ngaan*), qui a gardé le nom de Bèngana jusqu'à nos jours. Ils y consacrèrent dans un *Nkosi* leur talisman *Mulwuiim* (*Lwuiim* : sperme), attribut mâle de leur domination sur les matrilignages femelles. C'est sur lui que durant trois siècles on décapita les roturiers coupables de lèse-majesté par adultère avec une *Mulwaar*, fiancée ou épouse réservées aux seuls nobles.

Tandis que Tasat s'attardait à organiser à la manière tèké la rive gauche du Kwango, son compétiteur de même matrilignage (*Engom-a-Maansal*) NZèdhba, franchissait le premier la rivière, et prenait le nom d'*Engom-a-Bukèn*, fondant le point de départ Kinkyè (Kalakitini), puis s'enfonçant vers l'Inzia et le Kwèngé. Un accord se fera plus tard entre tous les Engom à Nzwuutum, mais Nzèdhba n'aura pas le *Mulwuiim*. Il authentifiera sa noblesse réelle par de la terre amenée du pays d'origine. Voilà pourquoi son talisman viril s'appelle *Kimput*. Même de petites dynasties ont le leur : à Fasila (chef Kimpini), c'est le *Kut-kut* qui donne la variole aux ennemis : ce sont des cendres de guerriers Kuta, tribu restée au Loango après en avoir chassé les Yansi.

2. CHEFS DE MATRILIGNAGES, TANT ARISTOCRATES QUE ROTURIERS

Si la noblesse s'étend par filiation patrilinéaire jusqu'aux fils, petits-fils et arrière-petits-fils, ceux-ci ne règnent qu'occasionnellement sur quelque marche d'un domaine. Ils n'en exercent

pas moins, en vertu de leurs alliances matrimoniales, autorité et sacerdoce des ancêtres pour leur propre foyer ou leurs neveux utérins, tout comme les aînés de matrilignages plébéiens.

J'ai cité déjà leur emblème à ce titre, la corbeille ou la corne de terre tombale. Ils y ajoutent le *Nswo* hérité de leur père, souvent un *Mbèèm* ou fétiche des contrats, un *Lébuï* ou un *Mungab*, un *Muyil* de guerre, etc. Mais rares sont les chefs de matrilignages qui ne détiennent pas, gardé par un puiné ou une épouse courageuse, un de ces deux fétiches impressionnants, le *Mpungu* ou « Puissant » (*Mpwù*) et le *Nkosi* ou « Lion » (*Nkwèy*), les mêmes que décrivaient déjà au xvi^e s. le voyageur espagnol Lopez, selon Pigafetta traduit par Cahun, ou vers 1640, le hollandais Dapper. Ils servent de défense au clan lorsqu'on soumet un de ses membres à l'ordalie, de vengeance quand celle-ci a démontré par son échec l'innocence de l'accusé, de même aux vieillards victimes de procédés injustes. On n'échappe à leur menace mortelle (*lésak*) qu'en payant de lourdes amendes en livraison d'esclaves, du moins jadis, d'ivoire, de poudre à fusil, d'étoffes et d'argent.

En 1941, à Kalakitini/Kwango, les jeunes du clan Bunsyam ravirent à leur oncle Lézwèm, âgé, bancal et borgne, une charmante pucelle à laquelle il avait droit. Il prononça l'anathème « *lésak a Nkwèy* ». On fit venir de Fwankana un expert Humbu. Il immola le bouc du *Nkosi* (*ngob a Nkwèy*) offert par les participants, tressa un bracelet *Nkaan-a-Nkwèy* pour Lézwèm, un autre pour ses opposants, et fit mijoter ces accessoires durant trois jours dans le sang bouillant du bouc.

Le premier se morcela dans le philtre magique, indice que son possesseur était victime d'une injustice. On se dispersa sous les ricanements du vieillard irascible. Six membres de la faction qui lui avait fait tort moururent en un mois et demi, tous atteints de coliques violentes. Il me fallut recourir à l'autorité territoriale pour arrêter l'hécatombe. Présomption d'empoisonnement, bien sûr, mais comment le prouver ? En tout cas, quel qu'ait été le résultat de l'enquête, la crainte de la justice calma les protagonistes.

3. FORGERONS BAWÈÈN (BAHUANA OU BAHUNGANA).

Leur métier créateur leur confère un caractère sacré. D'origine étrangère, suivant leurs propres lois en matière de mariages

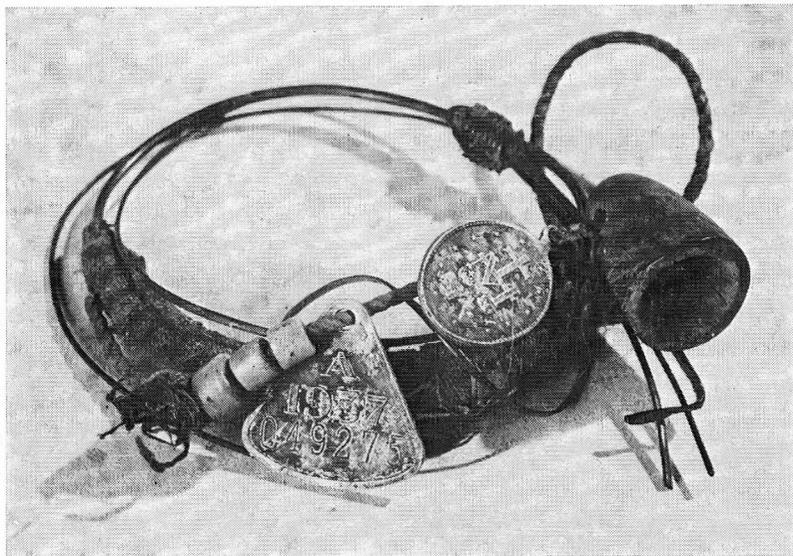


FIG. 6. — Bracelet du *Nkosi*
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren).

et de succession, ils ont su se rendre indispensables. Non seulement ils vivent en symbiose avec la peuplade amie, mais ils y ont acquis des titres honoraires de noblesse, et une grande réputation de devins. On les nomme *Bawèèn*, on les dit Bahuana ou Bahungana, et leur nom rappelle curieusement celui de Pahouins, donné par les Français à une tribu de l'Ogoué. Ils s'en disent d'ailleurs originaires, et donnent son nom (*Uwè* ou *Muwè*) à leur fétiche de divination : un tampon en peau de serval, qui leur sert également à se masser les reins fatigués par le travail de la masse, et à soigner les lumbagos d'autrui.

Leur groupe fut anobli par les chefs Yansi Engom, en reconnaissance des balles massives et efficaces qu'ils forgèrent pour leurs fusils, et qui permirent une victoire définitive sur les Yaka, au trou-des-tueurs (*mudzün a badwa*) près de la Lusoni. Ils portent le titre clanique « *Engom a mukil-a-ngo* », Kingoma de la queue du léopard ; il leur donne le pittoresque privilège, lors de chaque investiture cheffale, de rappeler au nouveau chef ce qu'il doit à leur valeur : il ne s'assoiera sur sa peau de léopard qu'après que les forgerons en auront pressé la queue d'un pied vainqueur.

Quand leur *Muwé* sert d'*oracle*, ils l'interrogent suivant un procédé bien conforme à leur art, pratiquant sur eux-mêmes l'épreuve du feu. Portant au rouge leur couteau, ils se le passent sur le gras de l'avant-bras, et s'ils n'en éprouvent aucune brûlure apparente, grâce sans doute à l'accoutumance, au degré contrôlé de l'échauffement, et à des lotions ou onctions dont ils gardent jalousement le secret, la réponse de l'oracle est positive.

Le dernier que j'ai connu était Mbaliaan de Bangumi, décédé depuis vingt ans. Sa mine est restée abandonnée, au bord de la Ngwèm, en face de la mission de Bèno.

Ajoutons que les femmes de ces Bawèèn sont d'excellentes potières. Le centre principal de leur artisanat est Kisakinda/Kasai.

8. Divination sur le Ngwom, Lil, Mpaan et Ngamungwa

Outre le Mpwo réservé aux femmes, le Muwè des forgerons, et plus récemment le Lébuï ou le Mungab (ch. 3), voici quatre autres genres d'oracles dont se servent les Yansi entre Inzia et Kwango.

1. LE NGWOM OU NGOMBO.

Ce vocable désigne l'art même de la divination, et tout oracle qui y sert. Consulter l'oracle se traduit en kikongo « *Bula ngombo* », et en kiyansi : « *Ota bwa* ». Le *Ngombo* de style classique était jadis un minuscule tabouret sur lequel le devin promenait une coupelle inversée. La réponse positive était obtenue par l'adhérence subite de la coupelle, sans doute formant ventouse par l'effet de l'air chauffé. Le mage faisait poser les questions par son assistant ou l'un des consultants. Tous, à commencer par lui, excitaient l'oracle par des bruits de crécelles, des airs de guitare africaine, surtout par l'agitation d'une grappe de clochettes malib (noix évidées de borassus).

Le public harcelait l'oracle par l'invitation répétée : « *Kwakwadh, kwakwadh !* » (Adhère ! Colle-toi donc !). De nos jours, les devins se coiffent de leur sac à offrandes, qui tombe brutalement pour dire non, et se fixe au crâne pour dire oui. Ce récipient s'appelle *ébuk a ngangwom*.

Pour devenir devin, il suffisait de « *Yuk ngangwom* », c.à.d. se laisser hanter par l'esprit Ngombo. Le métier est accessible aux

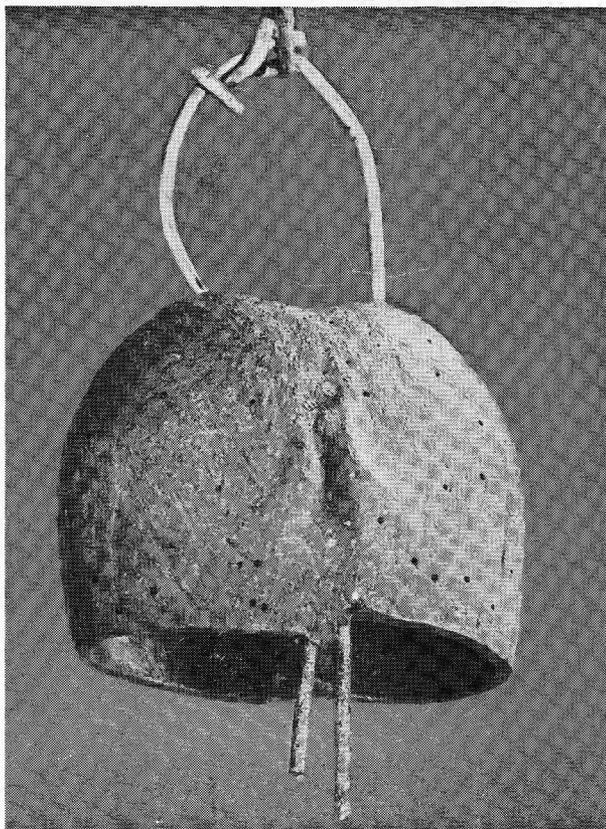


FIG. 7. — Grelot à divination *Lil*
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren).

femmes, et les vieilles qui ont du caractère sont enchantées de l'exercer, faute d'autres ressources. Les hommes y mettent plus de décorum (manteau, fards, exposition de talismans terrifiques), et se font payer plus cher, surtout lorsqu'ils circulent sur commande.

Le candidat, même sans initiation spéciale, commence par se terrer dans sa case. Pris de transes, il en sort seulement la nuit, pour aller déraciner, à mains nues, des arbustes qu'il ramène et entasse sur sa hutte. Leur amoncellement impressionne les gogos et suffit comme enseigne.

2. LE LIL, ORACLE DU DEUIL.

Lil signifie lamentation funèbre ou deuil. Il tend aujourd'hui à supplanter le Ngombo ordinaire, et on le consulte en cas de décès attribuable au sortilège. Mais il ne date pas de quarante ans. Lancé à Mpiènéné près Mabènga, il s'est développé vers 1930 à Zumanzo/Inzia, d'où il a gagné le nord et l'ouest. L'attirail de cet art est simple : une marmite en terre, garnie d'un miroir et d'une petite lance. Par suggestion, le devin fait voir à son client dans son réflecteur magique l'auteur du maléfice qui a emporté son parent, puis fait le simulacre de transpercer le coupable avec la sagaie en miniature. Il interdit aux femmes enceintes et à leur parenté immédiate de le consulter. Son petit jeu ne coûtait pas plus qu'un ngombo normal, mais le grand jeu se payait huit à neuf cents francs. C'est qu'il incluait la disparition de l'assassin par sorcellerie. Ces mages *Ngalil* avaient à leur service des gens qu'on nommait en cachette *mbwa* ou *miku a Lil* (ses chiens, ses fantômes soumis) : ils l'informaient des drames villageois susceptibles de l'intéresser, et passaient pour ses exécuteurs à l'occasion. Comment savoir ? Un jour, un Yansi a osé se plaindre à moi d'avoir été déçu en la matière, malgré la grosse somme versée : le *Mulok* accusé par le *Lil* n'était pas mort ! Mais l'on m'a cité au moins trois cas de consultations du *Lil* suivies d'effet mortel.

Le *Ngalil* formait des élèves. Mais tous n'avaient pas son fluide hypnotique. Mr. Ant. Wawa, alors en charge de la région de Ndambu, nous amena vers 1948 un apprenti-*Ngalil* plutôt morfondu, et son cocasse attirail.

Marmite façonnée gauchement de ses mains, miroir, minilance et ... anneau magique : un simple rond de serviette bombé dont le flanc dissimulait un cran d'arrêt. Dans la pénombre de sa case, le client ne voyait même pas la ficelle fixée au plafond et où glissait ce jouet. Il suffisait de la tendre fermement pour stopper l'oracle et lui faire faire *kwakwadh*. Une manipulation sarcastique de l'engin mit en joie notre population enfantine. Copieusement hué, l'apprenti-sorcier nous fit cadeau de son chaudron à malices, dont la présence depuis vingt ans à Tervuren n'a encore troublé personne.

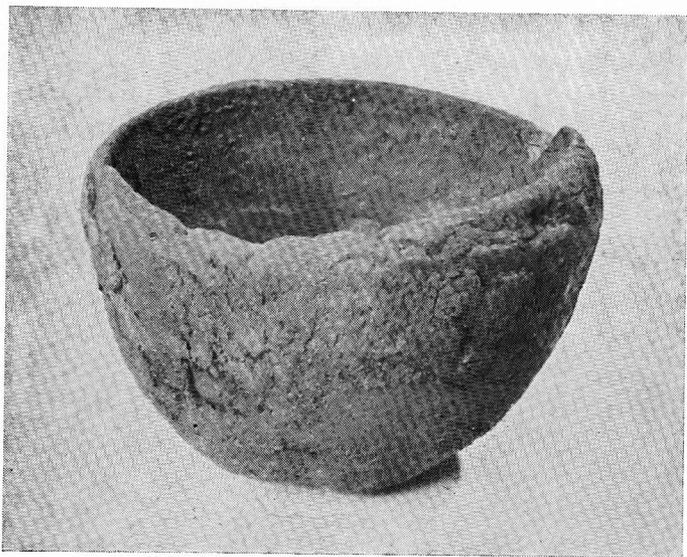


FIG. 8. — Marmite d'un *Ngali*
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren).

3. LE MPAAN, MPANDA OU MPANSA (fig. 2).

Son nom signifie sortilège ou crime. Nombre de devins officient devant lui. C'est une figurine double de type janus, dont les personnages, coiffés d'un bonnet pointu, sont enlisés jusqu'au cou, à l'intérieur d'un joli panier cylindrique, dans un mastic de kaolin. Dapper le nomme *Mpansa*. J'ignore si les Yansi de l'est s'en servent autant que ceux du bas Kwango et de la Wamba. Même remarque pour le suivant.

4. NGAMUNGWA, L'ORACLE SALÉ DES INFIDÉLITÉS CONJUGALES.

Intrigué par ce nom de « salé » et ce que cet assaisonnement pouvait avoir à faire avec cet oracle d'un usage divinatoire très particulier, j'ai débarrassé par trois fois ce talisman de sa crasseuse enveloppe de chiffons. J'y ai trouvé une cervelle humaine intacte, conservée dans le gros sel. Elle doit être prélevée, m'assurant-on, sur une personne qui ne soit pas morte de maladie.

Ici, la réponse au consultant, soit sur la réalité de son malheur, soit sur le nom de l'amant de sa femme, est donnée par la mort subite du coq apporté par lui au devin. En fait, le charlatan stu-

péfie le volatile par un procédé bien connu de nos éleveurs. Il le place debout devant l'enfilade d'une ligne droite, nettement tracée dans le sol. La bête s'hypnotise elle-même en la fixant stupidement ; rapidement engourdie par un vertige, elle tombe sur le flanc. Inutile de dire qu'on ne lui laisse pas le temps de se relever.

Les drames de la vie conjugale comportent un arsenal spécial d'attaque et de parade, auquel renvoie ce genre de devin. Le Don Juan a son capteur d'amour *Mukol-a-ndaam*, coquille préparée ou escargot farci, dont la forme et le nom évoque la féminité satisfaite. Sur ce curieux piège à femmes, l'amant dépose les cadeaux qu'il réserve à sa conquête, en les encensant de tabac.

Le mari méfiant ou déjà trompé en fait une réplique, qu'on nomme crûment *Mukol-a-tib* (coquille à déjections), ou son équivalent en sac, appelé *Kétun* (défi) ou *Képya* (préparation soignée).

Il guette indiscretement son rival en posture humiliante dans quelque bosquet, et vainc son dégoût pour récolter ses excréments, au moment même où les nécrophores (*makwambo*) les enterrent. Il doit brûler les petits éboueurs des bois dans les défécations où ils s'apprêtaient à pondre.

Dérisoire barrage à la concurrence amoureuse. Pourquoi faut-il que les cocus Yansi se rendent encore plus ridicules que les autres ?

9. Arsenal fétichiste quotidien

Autant d'aspects ou d'époques de la vie, autant de problèmes, et donc autant de solutions fétichistes.

1. ENFANTEMENTS, PRÉSENTATIONS DES BÉBÉS À L'ACCOUCHEMENT.

Un monde de rites et de fétiches. J'ai déjà évoqué le cas des jumeaux. En voici quelques autres. Les bébés prématurés mais viables sont protégés par *Kisaal* : ceux qui naissent ceinturés du cordon, par *Lunko* ; les fontanelles fragiles, trop battantes, par *Létuüb* ; les crânes bilobés, par *Mpéy* ; les « nés coiffés » ou sortant dans le placenta, par *Lukwèn*, les malformations congénitales par *Yaymoy*. Signalons à ce propos qu'on laisse trop facilement mourir sans soins les bébés qu'on juge monstrueux : « *Muntu vè !* Ce n'est pas un homme ».

Les séquelles possibles d'inceste clanique exigent l'intervention

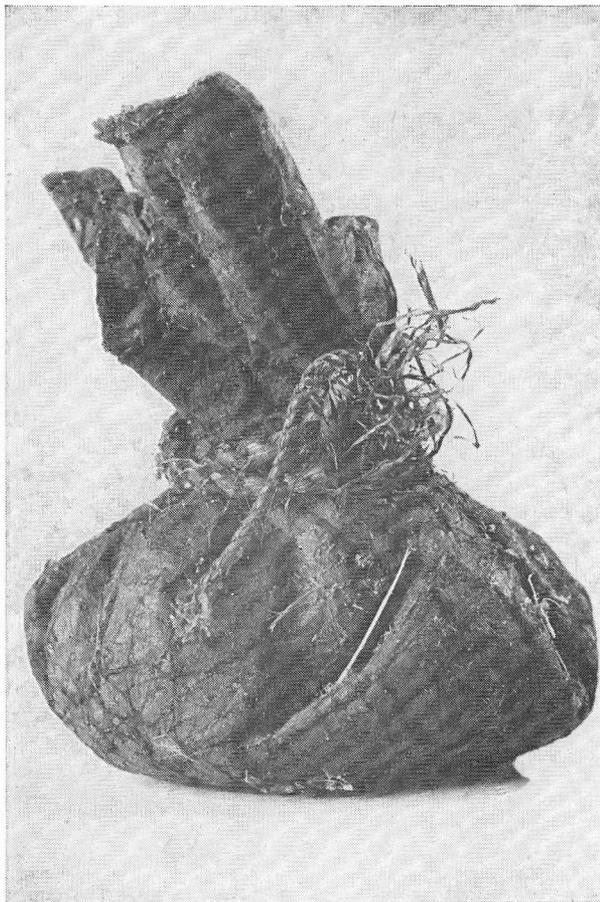


FIG. 9. — Le défi marital *Kétun* ou *Képya*
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren).

du *Kuüdh*. Les doigts adventices, celle du *Waam*, qui devient dans le nom des garçons *Tawaab*, et des filles, *Mawaab*.

La présentation « par les pieds » relève de *Nsèèl*, dont le proverbe est amusant :

Nsèèl èyè miil:
Amon nzo-nziim a ma andi !

Nsèèl vient au monde pieds-devant :
C'est qu'il s'attarde (avec la tête) pour mieux contempler
le coffre à richesses de sa mère.

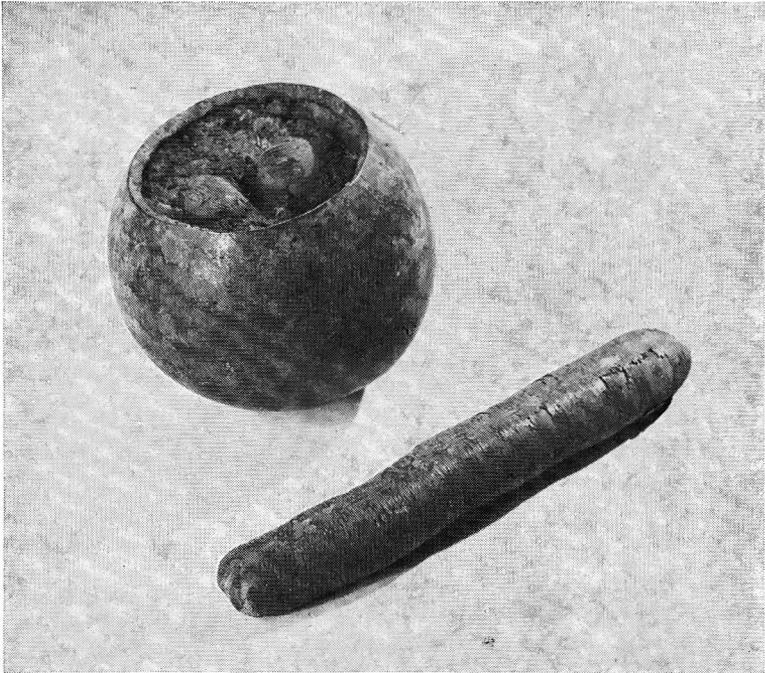


FIG. 10. — *Waam*, pour polydactylie
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren).

2. LES CONTRATS, jurés sur *Mbèèm* ou *Nkwèy-Mbuum* (Nkosi à piédestal).

Qu'il nous suffise de rappeler leur dicton : « *Kéékut èmbéal, ndi aakwa !* » Celui qui trompe l'amitié, qu'il meure ! Ces fétiches de la foi jurée, souvent garantie dans les traités de paix par la livraison d'un esclave (que les vainqueurs entoureront de respect et qu'on appelle l'homme du *Mbèmbé* ou du *Nkosi*) frappaient les infidèles de maux de poitrine, et enrhumèrent les voleurs.

3. GUERRES, CONTESTATIONS, VENGEANCES.

Muyil, protecteur en cas de conflit, de rivalité, de guerre, présente des aspects variés. L'un rappelle un nuton ardennais, l'autre un diable cornu, réplique purement accidentelle des gargouilles de nos cathédrales, car les cornes évoquent celles de

l'antilope harnachée dont se servent comme flûtes les féticheurs pour faire croire au passage de revenants. Nkabazu, chef des Boma-Boka de Pentane près Bandundu, m'a remis son *muyil* (*mudirr* selon son dialecte), gros janus noirci au charbon de bois, qui servit à la guerre contre les Yansi de Pono, ses turbulents voisins.



FIG. 11. — *Muyil* pour triompher des conflits
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren.)

Muyaal rend ses protégés invulnérables aux balles.
Kimbuum sert de menace au féticheur pour contrer ses ennemis-sorciers. C'est un sac dans lequel j'ai trouvé une main humaine

desséchée et des cartouches magiques, c.à.d. des douilles (dont les miennes !) farcies d'ingrédients. On les nomme *Matà*, et en kituba *Bunduki-na-mpimpa* : fusil nocturne.

4. MEURTRES, ACCIDENTS DE CHASSE, NOYADES.

J'ai déjà cité à propos de sorciers qui prennent l'apparence d'un buffle ou d'un éléphant (p. 207) le fétiche de chasse *Mpuk* ou *Kiip*, ou encore *Mpuk-a-Kiip*, dont le nom oriental est *Byan*. Il a d'autres implications dans la vie sociale, notamment chez les chefs d'Engom-a-Mbiim (ou a-Mikwi). En cas de meurtre, on cueillait dans le *Kiip* la terre imprégnée du sang de la victime, on décapitait sur ce témoin matériel le coupable, et l'on y gardait parfois son crâne. Lors d'une noyade, on prélevait du sable de rivière près de l'endroit où avait disparu, par sortilège évidemment, un membre de la famille, surtout si l'on ne retrouvait pas son corps. Cette terre à la fois maudite et sacrée était roulée dans un boudin d'étoffe, qu'on insérait dans le lattis inférieur du chaume, en observant les prescriptions suivantes :

*Mpuk alèy mu ngyè,
Mu mèèn obwa ali.
Mbwa mu nsi, akyuul nè, asa mikwè.
Mal andi anwa munii.
Mudim a nkok a mbiil
Nè adya a baar ali.*

Mpuk (ou *Kiip*) doit rester en haut
et ne peut tomber sur le sol.
S'il choit et que tu le relèves, pousse des cris d'alarme.
Le vin qu'on lui offre se boit debout.
Quant au coq sacrifié pour l'évoquer,
Tu ne peux le manger avec d'autres convives.

Le rôle du *Mpuk-a-Kiip* dans la réussite des chasses au fauve ou au gros gibier, qui valide (comme approbation des aïeux) toute investiture, lui donne une grande importance dynastique, et son culte est pratiqué par les familles régnantes. Lorsqu'il hante le chef, il lui donne des crises de folie agressive qu'on nomme *yéé*.

5. LA PIERRE PHILOSOPHALE YANSI MBAAM-A-NZIIM.

Mbamba-nzumbu : l'accapareur. C'est le talisman pour devenir riche. Un vieillard, qui en gardait un exemplaire dans une sorte de chapelle-paillote, appela mes auxiliaires pour l'en débarrasser. Il en avait assez de passer pour sorcier, et son porte-bonheur l'avait déçu. De fait, l'homme était minable. Amusés par le contraste entre les prétentions du fétiche et la misère de son protégé, mes hommes perdent le sourire en soulevant l'imposant cylindre cousu dans des couvertures rouges, non seulement a cause de son poids, mais parce que ses dimensions leur faisaient appréhender la mise à jour de quelque macabre squellette. Mais cette royale enveloppe ne cachait qu'une masse monumentale de charbon de bois, dans laquelle se dissimulait le plus lourd, le plus énorme silex que j'aie jamais vu. Il sert, bien entendu, à assommer féeriquement tous ceux qui s'opposent aux ambitions de richesse de son possesseur. Le pauvre ignorait lui-même le contenu de son fétiche, confectionné pour lui contre bon argent, par le féticheur Mubu de Kimbâ. Cette version originale de la pierre philosophale n'avait muté en or que l'art de son malin fabricant. Son client désabusé s'est consolé en partageant, mi-figue, mi-raisin, notre hilarité.

6. LE PARATONNERRE RITUEL NZAZI OU MUNGYÈDH.

La foudre, en saison des pluies, fait de nombreuses victimes, souvent carbonisées dans la case qui leur servait de protection. On n'a trouvé pour y parer, et pour se protéger en même temps contre la rancune éventuelle de ces morts, que le fétiche *Mungyèdh* (kikongo *Nzazi*, éclair).

Il se présente souvent sous l'aspect de trois calebasses jumelées dans d'élégantes torsades de vannerie, du moins le « grand » *Mungyèdh*, qu'on utilise quand il y a mort d'homme. On y recueille les résines durcies ou le copal, émanés des plaies d'un gommier foudroyé. Ces déchets passent pour l'excrément de l'éclair, considéré comme un chien. Seul le prêtre du *Mungyèdh* peut toucher et enterrer les électrocutés. Ses principaux tabous, qu'il partage avec les endeuillés, sont : ne s'habiller que de raphia *mbari*, ne pas manger d'arachides grillées, ne pas boire de l'eau de pluie qui s'égoutte des toits.

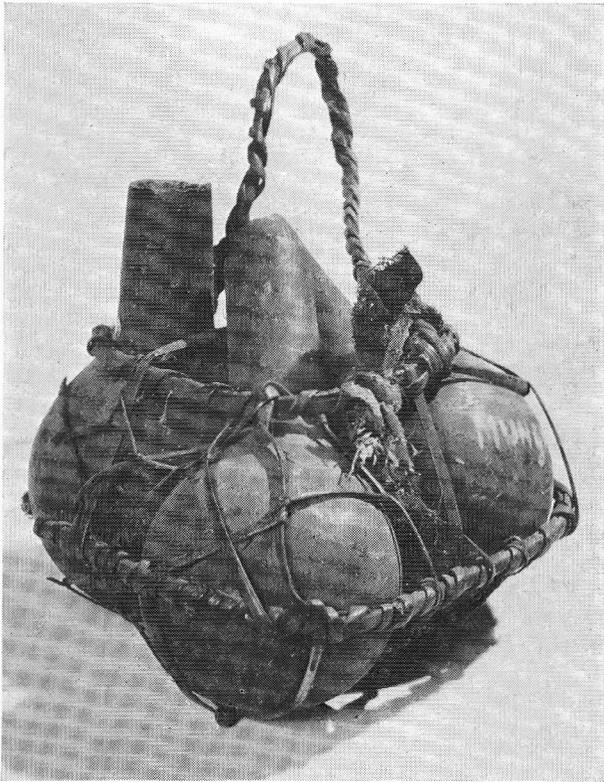


FIG. 12. — Fétiche de la foudre *Mungyèdh*
(Photographie Musée de l'Afrique centrale à Tervuren).

7. MALADIES ET INFIRMITÉS.

La pullulation des remèdes ou médecines défie l'analyse. Il existe chez les Yansi une connaissance des végétaux utiles en pharmacopée, déjà presque entièrement perdue, et une certaine adresse de rebouteux dans la réduction des fractures ou l'extraction des pointes de flèches. Tout le reste est superstition et souvent contraire à une hygiène élémentaire.

La bouchée de brindilles sèches qu'on mâche pour se soigner, se dit *Nkwèdh*. Exemple : *Nkwèdh a mutyèm* contre les ennuis prostatiques. Une décoction végétale ou tisane s'appelle *Mwèm*, réplique à sens actif et intensitif à la passivité du sortilège *Muïm*.

Le mot même indique l'implication du maléfice dans la pathologie locale, et parfois l'exclusion de toute vraie maladie. En effet, les époux qui divorcent doivent préparer chacun un *Mwèm* avec les feuilles contenues dans leurs fétiches et le faire boire à l'ancien partenaire, tout comme ils troquent entre eux les monnaies jadis offertes par chacun et gisant auprès des boîtes ou figurines magiques.

Des soigneurs hospitalisent pourtant certains malades. L'un détient un *Lébay* (lubansi) avec lequel il traite les pleurétiques, l'autre un *Nkuk* (calebasse dans laquelle on pique une plume de burikoko, sorte de paradisier dont le cri évoque la toux, et qui s'emploie pour tous maux de poitrine).

Les mamans calment les pleurs du nourrisson qui fait ses dents en lui faisant mâchonner des *nkwèdh* d'herbes stockées dans la courge *Mukuüm* (Okoumé, faux-cotonnier). J'ignore si cet arbre en fournit les ingrédients, mais j'admirais les bébés qui résistaient (la moitié environ) à ces traitements contestables.

Une préoccupation fréquente chez les hommes est l'enflure scrotale dont le remède comme l'infirmité porte le nom *Muswo* ou *Twa*, mots qu'il est malséant de prononcer. Ils se sentent visés dans leur puissance virile. L'arme secrète de leur fétiche est un arc minuscule, orné d'une touffe de poils du lémurien nocturne *Sil*, et muni d'un carquois miniature à neuf fléchettes. Le patient les tire une à une, sur l'organe malade, pour que la même disgrâce soit contractée par celui qui l'en a frappé.

8. RELEVAILLES. SORTIE DE L'ACCOUCHÉE ET DU NOUVEAU-NÉ.

La jeune mère fait ses couches dans une paillote, parfois une chambrette d'annexe-cuisine, aménagée par son mari. On appelle ce local *Nzo-mbéak*, la hutte du feu. L'époux en effet apporte force bûches durant plusieurs semaines et entretient un feu d'enfer pour faire transpirer sa femme et son rejeton. Durant cette période, la parturiente conserve toutes les déjections du petit, afin que personne ne les prélève pour en faire un charme maléfique contre l'innocent. La réclusion terminée, le *Nganzo* (oncle maternel de l'épouse et donc du nouveau-né) prépare la cérémonie *Otyuy-mwan* ou sortie de l'enfant. Il dispose devant la porte la totalité des fétiches détenus par son matrilignage et

celui du mari, et les arrose du sang d'un coq égorgé qui sera consommé par sa nièce. Elle et son fils peuvent reprendre désormais la vie commune, assurés contre les mauvais sorts des jaloux.

9. L'ORDALIE ENFANTINE DES JEUX.

La magie intervient jusque dans les jeux de l'enfance, surtout le *Mbat* (version Yansi du *Nkaba* des Kongo), compétition rythmée basée sur la coïncidence de chute des bras des opposants, ou des pieds chez les filles. L'obscurité relative des feux vespéraux empêche parfois de discerner la valeur d'un coup. Pour trancher le différend, on recourt au « *ta ngwangwu* » : on enterre légèrement un tison ardent, témoin caché de Dieu, et l'on refait au-dessus de lui le coup controversé, qui ne sera plus contesté.

10. Magie d'importation

Les vieux Yansi proféraient volontiers l'adage suivant : « *Nkith aliin mpyém* », les fétiches craignent la couleur blanche. C'est pourquoi l'on se servait de kaolin incolore ou pâle pour tracer sur les membres des raies en signe de paix, de bénédiction ou de protection. Blancs de la tête aux pieds, nos pionniers ont bénéficié de cet axiome, d'autant plus qu'on les prenait parfois pour des ancêtres renés sous cet aspect pour le bien de leurs descendants moins fortunés. Par la suite, leur immunité et leur mépris pour la sorcellerie du terroir furent attribués à un pouvoir magique d'essence supérieure. Mais comment percer leur secret ?

Dès que nos protégés eurent, sous l'empire de ce dessein, assimilé les premiers éléments des lettres et du calcul et accédé de ce fait à certaines charges lucratives, les charlatans en occultisme de l'étranger n'ont pas manqué d'exploiter cette clientèle toute rêvée, offrant par propagande à ces esprits crédules l'aubaine inespérée de leur révéler la magie irrésistible des blancs. L'essor que prirent ces échanges d'ordre ésotérique entre 1945 et 60 est incroyable. Nos postiers étaient débordés, leurs rayons surchargés. On se consolait en pouffant de rire à la lecture d'horoscopes payés très cher par leur destinataire, comme « Vous êtes un merveilleux cavalier » (le pauvre n'a jamais vu un cheval !), et à la vue de stylos « qui écrivaient le français tout seuls ». Une

firme américaine s'était spécialisée dans la fourniture de médailles catholiques douées d'un influx magique autrement bénéfique que les ordinaires. Il grêlait des talismans : sceptres de Salomon pour l'obtention du pouvoir, porte-chance en amour, bagues dont il suffisait d'inverser sous le doigt le chaton... pour échapper aux poursuites judiciaires, bouquins révélant les normes de l'ar-rivisme. Tout cela en provenance de Paris, Londres, Bombay, Calcutta, Le Caire, New-York, San-Francisco. Bruxelles, plus exposé à la collusion entre la métropole et sa colonie en ce qui regarde les possibles inculpations, se montrait plus discret.

Bien entendu, l'Afrique mahométane prenait part à la curée, déjà bien avant ce boom quasi mondial. Des commerçants haoussas trafiquaient de grigris dont ils vantaient la puissance. Du moins étaient-ils propres et même élégants : de simples pochettes de cuir travaillé en noir et rouge, que les gens payaient couramment (vers 1938 déjà) jusqu'à 800 frs. Et admirez la prudence de ces rusés marchands. Ouvrant, avec l'autorisation de l'acquéreur, ces réceptacles terrifiants, je n'y ai jamais rien trouvé d'autre qu'un bout de parchemin avec un texte arabe du Coran...

Aussi ces magies importées semblent-elles avoir déçu clercs et lettrés de mon époque, surtout les malhonnêtes, soucieux d'échapper aux conséquences de leurs prélèvements trop optimistes sur la caisse de leur patron. A chaque inventaire, le gérant noir d'une factorerie tâchait d'emprunter à un collègue d'une autre firme, pas encore menacé, de quoi combler provisoirement son déficit. A charge de revanche, bien entendu. Débuté par les plus loyaux ou les plus prudents, ou acculé par l'impossibilité de renouveler ces manigances, aussi dangereuses pour le naïf copain que pour lui, il raffait les derniers billets de son tiroir pour les offrir à de miteux mais réputés mages du cru. J'en ai vu aussi d'assez sots pour confier des sommes importantes à des escrocs (par exemple des relégués de justice à Fwatundu), qui promettaient la multiplication miraculeuse des billets de banque. Après l'indépendance c'est là un des motifs de l'abandon, aux dépens des ruraux, des factoreries et petits centres commerciaux. Déjà saignés par les pots-de-vin aux militaires et à l'administration, les commerçants se cantonnent de plus en plus dans les cités urbaines où du moins un certain contrôle leur reste possible.

11. **Vanité de la magie**

J'aimais beaucoup Nkabambwa, vieux gros sage débordant de gouaille. Il n'a jamais cessé d'attribuer le mal au sortilège, mais l'expérience l'avait convaincu de l'inanité de la magie.

— Que penses-tu, grand-père, de tous ces fétiches ?

Et lui, l'œil luisant de malice, de me répondre par une devinette, lourde de sens :

— *Yèèn é kaan, yiy yèèn é kaan, nki ? Nkay a musit adya bangaa !*

L'astuce consiste dans un de ces jeux de mots à double sens dont les Bantous ont le secret. Il perd un peu de son sel quand il faut l'expliquer. Le calembour sous-entendu est celui-ci : Que tu pratiques ta sorcellerie à la façon Yansi, ou à celle des Nkaan (Humbu), c'est toujours du temps perdu.

Yèèn signifie : actionne tes fétiches. Mais il rappelle moqueusement le nom des Bayèy ou Bayèèn, ces mordus de magie que sont les Yansi. Il y a plus mordus qu'eux, les Nkaan, nom local des Bahumbu. Ils auront leur paquet également.

Kaan : laisser reposer un instant l'instrument magique déclenché. La consonnance humoristique de ce verbe avec le patronyme tribal des Humbu, qui sont les maîtres à penser des Yansi dans l'art magique, est également voulue.

Yiy est l'équivalent du kikongo *Sisa* : abandonner complètement, en l'occurrence, l'alternance d'activité et de repos des rites de sorcellerie. Traduisons donc, en tenant compte de la double implication tribale qui est pourtant la pointe de cet humour noir :

« Déclenche tes fétiches, à la façon Yansi, freine-les à la manière Humbu ou laisse tomber, à quoi bon ? — Tout cela est dérisoire, car la feuille de la forêt (euphémisme pour le *Ndoki* ou *Muüm*), c.à.d. le sortilège, mange aussi bien les magiciens ».

Fatalisme désabusé sur les lèvres, bien sûr, scepticisme souriant, mais quel espoir faisait-il donc pétiller dans ses yeux malins, ce frère en humanité ?

Adresse de l'auteur : P. Swartenbroeckx, S.J.
95, Sint Jansbergsteenweg
Eegenhoven-Leuven.